

LE NOTAIRE. — C'est ton héritage !

PIERRE-AUGUSTE. — Mon héritage !

LE NOTAIRE. — Ton héritage !... oui !

PIERRE-AUGUSTE. — Héritage !... Héritage !... On dit ainsi... et j'aime mieux... (Poussant le notaire à la porte.) Au revoir, mon cher !... (Il redescend à Barbulesque.) Prétendent-ils que je leur ai bénévolement abandonné cette fortune?... Effronterie... mensonge à trois têtes... Il faudrait être fou !... Si j'étais fou, je ne pourrais prêter, n'héritant pas !... Or, c'est là mon héritage !... J'ai toute ma raison, n'est-ce pas, Barbulesque ?

BRABULESQUE. — Tu parles d'or !

PIERRE-AUGUSTE. — Merci, mon cher, je te récompenserai ! (Il pousse Barbulesque vers la porte et rit triomphalement.) Va docteur, va, dans leur prison retrouver mes coquins !... les palpe, les ausculte, et pour les châtier, leur administre une purge romaine. (Barbulesque sort.)

PIERRE-AUGUSTE (aborde une des voisines). — Répète cent fois de suite « Pierre-Auguste, tu es riche » — Je te récompenserai !...

LA FEMME. — Pierre-Auguste, tu es riche... Pierre-Auguste, tu es riche... Pierre-Auguste, tu es...

PIERRE-AUGUSTE (l'interrompt). — Arrête !... Ecarte-toi de la porte, laisse entrer le soleil dans la maison !... (Debout dans l'encadrement de la porte, il gesticule comme un chef d'orchestre devant le groupe des voisines. Un signal.) « Pierre-Auguste »...

LA FEMME (reprand). — Tu es riche, Pierre-Auguste, tu es...

PIERRE-AUGUSTE (l'arrête encore, lui explique). — Si je m'examine dans un miroir, mon regard absorbant aussitôt une image trop familière, je verrais inévitablement, le dedans de moi-même... — Le dedans ne sait pas encore que j'hérite... Je joue avec mon ombre pour me mieux reconnaître ! Va ! (Il reprend ses gesticulations.)

LA FEMME. — Tu es riche Pierre-Auguste.

PLUSIEURS FEMMES (en manière de moquerie). — Tu es riche Pierre-Auguste !

LA FEMME. — Tu es riche, Pierre-Auguste !

PLUSIEURS FEMMES. — Tu es grand Pierre-Auguste !

LA FEMME. — Tu es riche Pierre-Auguste !

PLUSIEURS FEMMES. — Tu es beau !

LA FEMME. — Tu es riche Pierre-Auguste !

CHŒUR. — Tu es bon !

LA FEMME. — Tu es riche Pierre-Auguste !

CHŒUR. — Tu es juste !

LA FEMME. — Tu es riche Pierre-Auguste !

CHŒUR. — Tu es fier !

LA FEMME. — Tu es riche Pierre-Auguste !

CHŒUR. — Tu es franc !

LA FEMME. — Tu es riche Pierre-Auguste !

CHŒUR. — Tu es noble !

PIERRE-AUGUSTE. — C'est bien !... L'un de moi-même y croit et l'autre en doute ! Quand j'aurai mesuré, pensé, jaugé, quand je connaîtrai à une once près, la somme de mes biens, quand mon esprit pourra d'un seul regard, l'embrasser, il me faudra enfin, en faire une croyance ! (Il les pousse dehors.) Allez, vous êtes aimables !

CHŒUR (burlesque au dehors). — Tu es riche Pierre-Auguste !... Tu es tout-puissant !... Tu es éternel !

PIERRE-AUGUSTE (fermant la porte). — Merci !... (Le voilà seul avec Froumence. — Arrêt. — Il parait soudain tourmenté, dévisage la servante longuement, médite, prend une détermination. — Il va recueillir dans un sac tout l'or qu'il avait laissé sur la table, puis

s'approche de Froumence et le lui tend sans mot dire.

Elle demeure immobile.) Prends !... Prends, ce n'est pas pour toi ! (Froumence prend le sac d'or. Il hésite encore, avale sa salive et soudain lance brusquement.) Qu'Azelle ne vienne pas ici !... pas aujourd'hui... (Très vite.) Oui, supplie-la de me laisser deux ou trois jours de recueillement, de méditation. Le temps de croire à ma chance et de m'y accoutumer ! et donne-lui ce sac d'argent !... Si elle a quitté l'auberge, tu la rencontreras en chemin, sinon, la trouveras en sa chambre, là-bas ! (Il rit nerveusement.) Si Muscar me rapporte mes six sacs, je le récompenserai. Ainsi qu'il est écrit dans le testament, je serai bientôt ivrogne, paresseux, goinfre et paillard... et lui avec moi ! (Il pousse Froumence vers la porte.) Va vite, ma bonne. Dis-lui que tu m'as vu plus que jamais privé d'elle, mélancolique et languissant et l'appelant de tous les vœux ! (Vivement.) Non, non, pas cela ! elle accourrait... Tu ne la connais pas... C'est la bonté même... Tu lui fais mal... elle sourit que c'est pitié. (Il est fébrile, on devine qu'il ne pense pas à ce qu'il dit, il est ailleurs.) Dis-lui que l'amour remplit mon cœur comme l'œuf sa coquille. Et que mon âme garde la forme de sa présence ! Qu'elle et moi sommes unis comme le bois et la corde de l'arc bien tendu. — pour mille flèches, vers l'avenir... Oui !... et donne-lui cet argent... (Il ouvre la porte.) Quatre ou cinq jours d'impatience et je lui fais signe. C'est le moindre sursis. Que lui dirai-je aujourd'hui ? « Ma fortune à ses pieds »... (Il rit nerveusement.) Piètre fortune, si je n'y prête aucune créance et qui ne vaut pas même la parole d'un menteur, laquelle peut signifier la moitié de la vérité, son contraire ou l'une de ses variantes. Largesse dérisoire, le don de ce trésor où je n'ai rien mis de moi-même. Qu'elle me laisse le loisir d'y rentrer corps et âme, elle nous épousera ensemble !... Va !... (Il referme la porte, fait un pas dans la chambre, puis va rappeler Froumence.) Froumence ! un moment ! Elle n'a pas besoin d'une telle somme pour une semaine où de vivres et de couvert la moitié suffira... Non... Si... rentre, ferme la porte. (Il s'énerve, s'arrête devant le coffre près d'y vider les sacs.) Le quart même... Donne-lui le sac plein !... Ah ! j'enrage de lui faire un cadeau auquel j'accorde si peu de prix. Quand je lui disais : « Azelle, prends patience, je t'achèterai une robe de satin et une ceinture d'argent » — elle répondait : « Ne peine pas pour moi, mon ami, je ne demande que l'amour qui nourrit l'amour... » Elle refusera cet argent. (Il rejoint Froumence, de plus en plus nerveux, s'affolement.) Va, donne-le-lui tout de même. (Il redescend à table.) Non, c'est indigne d'elle, de moi. J'inventerai autre chose ! J'ai trouvé !... Je lui adresserai les trois mille francs de ma bourse. Elle les acceptera pour l'intention... Ah, ah, ah, le diable de les retrouver parmi les autres... Ne lui rapporte pas que j'ai mêlé les pièces, Froumence ! (Il est hors de lui, il laisse le sac sur la table et retourne à Froumence, la met dehors.) Qu'elle attende ! Elle ne manquera de rien... J'y veillerai !... Elle aura de mes nouvelles !... (Il ouvre et ferme la porte plusieurs fois.) Qu'elle attende la fin de l'inventaire ! Froumence, Froumence ! tu es bien pressée. Oui, va... Froumence, écoute-moi... Non, rien... Froumence... (Il est furieux.) Ah ! va donc !... (Il fait claquer la porte. Silence. Soudain, il bondit à la porte. Trop tard. Froumence est partie. Alors, il revient à la table, empoigne son bâton et à toute volée, pleurant, et criant, il donne la bastonnade à son or.) Tiens !... Tiens !... Tiens !... Souffre, crie, pleure, à genoux, ... à genoux... demande pardon !... Tiens !... Tu ne recommenceras pas !...

FERNAND CROMMELYNCK.

ENQUÊTE AGRICOLE

Le Vaucluse

Le département de Vaucluse borné au nord par la Drôme, à l'est par les Basses-Alpes, au sud par les Bouches-du-Rhône et à l'ouest par le Gard, comprend une longue plaine qui s'étend le long du Rhône (borne ouest du département) sur une largeur de 10 à 20 km., et des massifs montagneux (mont du Luberon, monts de Vaucluse, plateau de Vaucluse, montagnes du Nyonsais) qui couvrent la majeure partie du département et sont traversés par différents cours d'eau plutôt torrents que rivières (Lez, Aigues, Ouvèze, Durance grossis du Calavon) qui viennent se jeter dans le Rhône.

Il compte 150 communes dont une de 48.000 habitants (Avignon) ; 8 de plus de 4.000 habitants ; 39 de 1.000 à 4.000, les autres allant de 40 à 900 âmes.

Ses 3.742 km. carrés sont peuplés de 219.062 habitants, soit 59 au km. carré (moyenne en France, 73 au km. carré) La population du département étant en 1911 de 238.656 habitants, on peut estimer que la diminution constatée provient des pertes à la guerre et qu'il n'y a pas dépeuplement dans l'ensemble (1).

Nous devons dans le Vaucluse considérer deux grandes régions de climat semblable, mais différant par la nature du sol. Ces deux régions sont la région de plaine ouest et une partie du sud du département (vallées du Rhône et de la Durance inférieure, plaine de Carpentras) et la région de montagnes (vallée du Calavon, monts de Vaucluse, plateau de Saint-Christol, etc.).

Région de plaine : Climat sec et chaud en été, humide en automne, froid mais ensoleillé en hiver, avec assez fréquemment, un vent froid et très violent, le mistral.

Riche terrain quaternaire alluvionnaire. Région naturellement peu arrosée; cours d'eau au débit très irrégulier; de nombreux canaux dans le triangle Avignon, Cavaillon, Carpentras remédient à cet état de choses. Territoire privilégié au point de vue agricole; grâce aux canaux d'irrigation, le climat chaud agissant sur un sol très riche, a permis une extension très grande, aux cultures de gros rapport, donnant à la terre une valeur sans cesse accrue. Une circonstance extérieure contribue aussi à donner à cette région une situation économique importante; elle est en effet, plus spécialement dans la partie qui formait jadis le Comtat Venaissin, un point de croisement des routes vers le nord et l'est, vers l'ouest et l'Italie et la côte provençale.

Région de montagne : Même climat que la plaine avec des écarts plus marqués, mais aussi moins de vent. Terrain créacé, assez bon, mais trop perméable,

(1) Mouvement de la population :

1801 : 191.400 hab. — 1911 : 238.656 hab.

1846 : 259.100 — 1924 : 219.062 —

1901 : 236.949 —



roches calcaires impropres à la culture-type de la montagne provençale avec arbres peu développés, ses plantes aromatiques (Les forêts qui couvrent 27% de la superficie totale du département se trouvent toutes dans cette région). Dans les vallées, terrain analogue à celui de la plaine mais sur de petites surfaces. Région défavorisée par le manque d'eau et la difficulté des communications.

Les quatre monographies ci-après donneront une idée de la situation agricole de ces régions. Deux d'entre elles, Cavaillon et Orange, ont trait à des pays de plaine; les deux autres, Lacoste et Apt, à des pays de montagne. La monographie de Cavaillon a été établie de façon très détaillée et servira de monographie de base.

Ajoutons que la région de plaine, bien que moins vaste que celle de montagne est celle qui compte le plus grand nombre de communes et les deux tiers de la population.

Cavaillon. — La ville s'agrandit par la venue d'étrangers mais la population agricole, la seule qui nous occupe, n'augmente presque pas. Elle est disséminée sur toute l'étendue du territoire de la commune. Peu de grandes propriétés. Ce qui domine, c'est la moyenne propriété, exploitée par le propriétaire lui-même, aidé parfois d'un métayer. La superficie moyenne d'une exploitation est de 5 à 8 hectares (la moitié environ de la totalité; le restant variant de 2 à 15 hectares, celles au-dessous de 5 hectares étant bien plus nombreuses que celles au-dessus de 8 hectares). Un tiers environ des propriétés est en fermage à mi-fruits ou à rente fixe, ce dernier mode de fermage étant de plus en plus supplanté par le métayage. En effet, le propriétaire étant donné le gros rapport du sol ne veut pas donner à fermage fixe; d'un autre côté la cherté de la terre (prix moyen d'une exploitation de 6 hectares, ferme 30 à 40.000; terrain, 60 à 70.000, soit environ 100.000), le coût élevé d'un train de culture, les avances importantes à consentir la première année, empêchent le fermier de s'établir à son compte. Il descend donc au mode de fermage qu'il plaît au propriétaire d'imposer, c'est-à-dire le mi-fruits, le moins productif, ou mieux encore le métayage.